

Modernité du Miroir des limbes. Un autre Malraux, sous la direction d'Henri Godard et Jean-Louis Jeannelle. Paris, Garnier, « Études de littérature des XX^e et XXI^e siècles », n° 18, série « Recherches sur André Malraux », n° 1, 2011. Un vol. de 395 p.

Pour un théologien ou un historien du christianisme, les termes « limbes » et « purgatoire » sont loin d'être synonymes. Avec Robert Harvey, l'auteur d'un des articles de cet ouvrage collectif (p. 71), on ne peut toutefois s'empêcher de les rapprocher en pensant au sort du *Miroir des limbes* (1976), dont le grand public ne connaît en général que la partie intitulée *Antimémoires* et que même les spécialistes de Malraux ont peu étudié en comparaison avec les écrits sur l'art et surtout les romans. C'est afin de combler cette lacune et de mettre en évidence la « modernité » du *Miroir des limbes* qu'en 2008 Henri Godard et Jean-Louis Jeannelle ont organisé un colloque dont les actes constituent le premier volume d'une nouvelle série consacrée aux études malruciennes.

La première partie de l'ouvrage concerne « les raisons historiques » du « blocage » dont *Le Miroir des limbes* a fait l'objet. Après avoir évoqué l'engagement de Malraux aux côtés du général de Gaulle, puis sa prétendue mythomanie, Michel Murat (p. 15-24) analyse avec acuité l'« inéligibilité » (p. 16) de l'œuvre mémorielle par la critique universitaire en l'attribuant à toute une série de facteurs, tels que la non-appartenance du « second » Malraux à un grand courant littéraire, la place considérable de « l'extratextualité » (p. 20) dans *Le Miroir des limbes*, à une époque où celle-ci était mal vue et où les critiques privilégiaient des ouvrages présentant une « construction systématique » (p. 19) passible d'une approche formaliste, enfin le rôle qui, au sein du livre de Malraux, revient aux « grands » de l'Histoire, au moment même où les chercheurs en sciences humaines et les écrivains s'intéressaient aux « hommes infâmes » (Michel Foucault) et aux « vies minuscules » (Pierre Michon). Si les critiques universitaires ont dédaigné *Le Miroir des limbes*, c'est toutefois aussi, d'après Michel Murat, en raison du succès de l'ouvrage de Philippe Lejeune, *Le Pacte autobiographique* (1974), qui avait attiré l'attention sur des textes fondamentalement différents de celui de Malraux. Il en résulte que seuls les « malruciens » ont lu et commenté *Le Miroir des limbes* : « parcimonieusement » (p. 23).

Les articles respectifs de Janine Mossuz-Lavau et Jeanyves Guérin approfondissent un aspect abordé par Michel Murat et sans doute central, à savoir l'influence considérable des choix politiques de Malraux sur la réception du *Miroir des limbes*. De l'étude de Janine Mossuz-Lavau sur le gaullisme de Malraux et le « décentrement » qui s'en est suivi (p. 25-37), on retient avant tout les développements sur ce que Michel Murat appelle « [les] rendez-vous manqué[s] » (p. 16) avec la gauche, c'est-à-dire les événements qui auraient pu rapprocher l'écrivain gaulliste des intellectuels progressistes sans qu'une telle convergence se soit produite. Jeanyves Guérin analyse cette position marginale de Malraux au cours des « années Sartre » (p. 39-50). Après avoir insisté sur l'attitude franchement hostile de certains intellectuels de gauche à l'égard de l'auteur d'*Antimémoires* – notamment Simone de Beauvoir –, il met en parallèle Malraux et Camus. Indépendamment de ce qui les séparait, tous deux étaient « des hommes libres, pas des idéologues ni des partisans » (p. 49), ce qui explique largement leur isolement à une époque où « un gaullisme de gauche [...], une gauche antitotalitaire [...] [étaient] vus comme des oxymores » (p. 50). Il reste que Camus n'a jamais manqué de lecteurs, alors que son engagement politique auprès du général de Gaulle a coûté cher à l'écrivain Malraux – ce qui le distingue d'autres auteurs dont l'orientation politique a évolué au fil du temps, dont Mauriac et Bernanos.

C'est précisément le rapport de Malraux à Bernanos qu'étudie Marie Gil (p. 51-69). Dans le sillage de Marius-François Guyard, elle montre que Bernanos joue dans *Antimémoires* le rôle d'un véritable anti-Gide dans la mesure où son nom implique le refus de l'introspection,

de la morale et de la psychologie au profit d'une réflexion sur l'Homme, l'héroïsme et l'Histoire. Il est par ailleurs toujours lié à la réflexion sur la mort, ce en quoi il permet à Malraux de préciser les enjeux de son récit mémoriel : il ne s'agit pas de dévoiler les secrets de l'individu qui dit « je » mais d'envisager la vie « depuis sa fin » (p. 58). Dès lors, il devient tentant d'effectuer des rapprochements entre le style de Malraux et celui de Bernanos. Ces deux écrivains qui, à un moment donné, ont renoncé au roman, affectionnent une certaine emphase qui serait « constamment minée de l'intérieur » (p. 63). Dans leurs écrits non-fictionnels, ils préfèrent en effet à l'emploi de la première personne le dialogue imaginaire, le récit mis en scène et même l'insertion de passages relevant de la fiction, ce qui leur permet de faire entendre non pas une rhétorique convenue mais leur voix profonde, ce que Malraux appelle leur « voix de gorge ».

Dû à Robert Harvey, le dernier article de la première partie concerne la réception du *Miroir des limbes* aux États-Unis (p. 71-83). Le développement sur la traduction américaine d'*Antimémoires* vient confirmer ce que montrent également les trois premières études, à savoir l'impact considérable de la politique sur la réception de l'œuvre mémorielle de Malraux. Alors même que, suite au succès d'*Antimémoires* en France, plusieurs maisons d'édition new-yorkaises s'étaient livrées à une rude concurrence afin d'en obtenir les droits, des « dizaines de milliers » (p. 73) d'*Anti-Mémoires* finirent au pilon quelques années plus tard... C'est qu'entre le moment de la parution en France, en septembre 1967, et celle de la traduction américaine, à la rentrée 1968, il y avait eu non seulement le Printemps de Prague, l'assassinat de Kennedy et de Martin Luther King mais aussi mai 68 ...

Intitulée « Malraux et les écritures de soi », la deuxième partie s'ouvre sur une étude de Jacques Lecarme (p. 87-102) qui, avec beaucoup d'humour, évoque sa propre lecture du *Miroir des limbes* ainsi que les interprétations qu'il en a proposées au fil du temps. S'il remet en question certaines d'entre elles, il « persiste » à voir dans *Antimémoires* l'un des premiers ouvrages relevant de ce que Serge Doubrovsky a appelé « l'autofiction » et à mettre « Malraux bien-au-dessus des autofictionneurs brevetés » (p. 99). En appendice, on trouve des « propositions pour l'hypothèse de pactes anti-autobiographiques ».

La communication de Jean-Claude Larrat (p. 103-115) est placée sous le signe de Michael Riffaterre, le premier à avoir souligné que les fragments de romans que Malraux a insérés dans son récit mémoriel sont comparables à des œuvres d'art accrochées dans un musée, étant donné qu'ils sont arrachés au contexte auquel ils étaient initialement destinés pour être réinsérés dans un contexte nouveau¹. Il s'agit là de l'un des phénomènes qui ont le plus retenu l'attention de Malraux dans le domaine de l'art et qu'il paraît en ce sens légitime de mettre en relation avec le fonctionnement de ses propres textes. Jean-Claude Larrat souligne très justement que les passages à caractère testimonial méritent également d'être analysés du point de vue de la « décontextualisation » et de la « recontextualisation » (p. 112). L'assemblage de ces scènes dans un ordre fondamentalement étranger à l'histoire a pour principal objectif d'opposer à l'historicité et à la chronologie imposée par la vie un monde relevant de l'artifice au sens baudelairien du terme. En dernière instance, il s'agit pour le mémorialiste (comme pour l'essayiste) de « prendre le parti pris d'ignorer ou de détruire l'ordre de la nature aussi bien que celui de l'histoire » (p. 114).

Cette volonté de « détruire l'ordre [...] de l'histoire » ainsi que le refus malrucien du récit chronologique occupent aussi une place importante dans l'étude de Marielle Macé sur Malraux et Sartre ou, plutôt, sur l'attitude de ces deux écrivains à l'égard du récit d'aventure et du récit mémoriel (p. 117-130). On ne peut que souligner la pertinence de l'opposition entre

1. Michael Riffaterre, « Les *Antimémoires* d'André Malraux », repris dans *Essais de stylistique structurale*, traduction de Daniel Delas, Paris, Flammarion, « Nouvelle Bibliothèque scientifique », 1971, p. 286-306.

« l'individu » qui apparaît dans *L'Idiot de la famille* et « l'homme » dont il est question dans *Antimémoires*, entre la « situation » sartrienne et la « condition humaine », entre la linéarité des récits de Sartre et le caractère discontinu de ceux de Malraux.

« Mai 68 : la pharmacie de Malraux ». Le titre de Joël Loehr (p. 131-149) peut surprendre car, *a priori*, on ne voit pas comment l'ouvrage de Derrida auquel il fait allusion pourrait éclairer la lecture du troisième chapitre de *La Corde et les souris*, si ce n'est que « La Pharmacie de Platon » a été publié pour la première fois en 1968, alors que le chapitre du *Miroir des limbes* paru initialement sous le titre *Hôtes de passage* rapporte un dialogue entre Malraux et Max Torrès censé avoir eu lieu pendant les événements de mai 68. Au plus tard au moment où Joël Loehr met en évidence le champ sémantique de la médecine et de la toxicologie dans le texte de Malraux, on comprend où il veut en venir. Malraux, qui affirme « ne plus écrire », qui reçoit de la part de Max Torrès une drogue puissante – le *pharmakon*, qui est à la fois un « poison » et un « remède » – et qui finit par écrire « le livre sur mai 68 », assume « ce rôle de “bouc émissaire de l'humanité” que Kafka avait assigné à l'écrivain des temps modernes », comme l'écrit Joël Loehr en se référant à Maurice Blanchot (p. 149). En ce sens, l'auteur d'*Hôtes de passage* apparaît comme un frère de Socrate, qui n'écrit pas mais qui « questionne toujours » (p. 147) – et dont la mort est évoquée dans *Lazare*. Et quand Joël Loehr souligne que Malraux a décidé de dater son chapitre du 6 mai 1968 non seulement en raison du mouvement étudiant mais aussi parce que cette date permet de commémorer « le jour de la naissance de Socrate, à la fin de la première semaine du mois des Thargélies » (p. 147), c'est-à-dire au moment où on choisissait, dans la Grèce antique, la « victime émissaire » (p. 143), on ne peut qu'admirer son sens du détail et la cohérence de son étude.

La partie intitulée « Au carrefour des genres » s'ouvre sur la contribution de Claude Pillet (p. 153-182), qui montre que les écrits mémoriels de Malraux ne doivent pas être lus comme des mémoires susceptibles de receler des informations sur une période précise ou sur la vie de Malraux mais comme des œuvres littéraires à part entière, porteuses d'un « sens » profond que le critique se propose de dégager en insistant notamment sur certaines étapes du voyage qui est au cœur d'*Antimémoires*.

Il était temps qu'un chercheur se penche sur la délicate question de la représentation des camps dans *Le Miroir des limbes*. Le sujet a certes été abordé par certains « malruciens » mais sans doute fallait-il un regard plus neutre pour que l'on en comprenne tous les enjeux. L'étude de Catherine Coquio (p. 183-219) fait apparaître un certain nombre de contradictions, de silences et de partis pris qui peuvent être ressentis comme gênants, mais qui ne sont pas mis en évidence à des fins polémiques. En parlant des camps, Malraux évoque en effet presque exclusivement le sort des déportés politiques sans vraiment aborder la *shoah* ni le sort des déportés juifs. Ce choix s'expliquerait entre autres par son engagement gaulliste, qui l'aurait incité à se concentrer sur la Résistance et ainsi à « relégu[er] au second plan le génocide » (p. 186). D'une manière générale – et indépendamment du fait que, dans un passage d'*Antimémoires* formé de phrases « courtes, nominales, impersonnelles » (p. 204), il montre « l'aspect surréaliste de la réalité folle imposée par l'ordre nazi » (p. 205) –, Malraux a tendance à aborder les camps « en témoin de la guerre » (p. 214). Que, dans ce contexte, le rescapé se retrouve « figé dans une figure symbolique : celle d'un Lazare qui ne peut ni ne doit reprendre forme humaine » (p. 210) et que l'évocation des camps s'inscrive en fin de compte dans une réflexion générale sur le passage du temps, l'oubli et la fraternité peut surprendre, voire choquer, mais Catherine Coquio souligne très justement que si la mémoire des survivants apparaît de manière si fugitive dans *Le Miroir des limbes*, c'est en grande partie parce que Malraux lui-même était conscient de l'incompatibilité de cette mémoire avec son projet d'écriture – et aussi parce que l'état auquel avaient été réduits les déportés

ressemblait trop à cette « nudité biologique » (p. 218) contre laquelle il a, comme l'a montré Jean-François Lyotard, construit toute son œuvre.

En mobilisant des instruments d'analyse empruntés à la rhétorique et en confrontant certains passages d'*Antimémoires* à des textes de la Seconde Sophistique, Marcel Briand (p. 221-240) attire l'attention sur des aspects peu commentés de l'œuvre de Malraux, comme par exemple les « effets d'ironie, parfois tragiques » (p. 227) que l'on distingue dans les dialogues avec Nehru et qui sont dus au fait que la consignation de ces entretiens est postérieure au décès de l'homme politique indien.

Henri Godard s'intéresse aux entretiens de Malraux avec Picasso tels qu'ils apparaissent dans le chapitre publié d'abord sous le titre *La Tête d'obsidienne*. Picasso a toujours été une « référence privilégiée » (p. 245) de Malraux, et les deux dialogues remémorés permettent à l'écrivain d'exposer de manière très vivante sa propre conception de l'art. D'autres passages, toutefois, ceux qui concernent les dernières œuvres du peintre, remettent fondamentalement en question la pensée esthétique de Malraux, car ces créations suggèrent que tout usage social de l'art – donc en particulier tout musée – compromet la recherche de l'intemporalité qui, pour Malraux, est inhérente à l'acte créateur. Pourtant, le projet de la veuve de Picasso, qui consiste à rassembler l'ensemble de son œuvre au château de Vauvenargues, où il a été enterré, symbolise l'une des idées les plus chères à Malraux, à savoir que la création artistique permet à l'homme de refuser sa dépendance dont fait partie la mort. C'est ainsi que s'expliquent le titre de *La Tête d'obsidienne* (qui renvoie à un crâne sculpté symbolisant le « pouvoir libérateur de la création artistique », p. 250), mais aussi la place de ce chapitre dans *Le Miroir des limbes*, où il précède *Lazare*.

La quatrième partie du recueil est consacrée à la relecture du *Miroir des limbes* par un certain nombre d'écrivains : Jorge Semprun, qui évoque notamment sa lecture des *Noyers de l'Altenburg* ainsi que les réflexions que ce roman lui inspira à Buchenwald, Régis Debray, qui voit en Malraux « le dernier représentant de l'histoire-passion » (p. 270), Hédi Kaddour et Alix de Saint-André. Toutes ces « relectures d'écrivains » sont intéressantes, mais les deux dernières ont le mérite particulier de nuancer, voire de mettre en question l'image que l'on se fait d'habitude de Malraux : celle d'un écrivain élitiste, obsédé par la mort et difficile à lire. Hédi Kaddour montre que le « pathos » (p. 274) que l'on trouve dans ses textes est constamment mis en question par les interventions du farfelu. Quant à Alix de Saint-André, elle rapproche Malraux de Tintin en soulignant que l'auteur du *Miroir des limbes* lisait aussi des bandes dessinées !

L'ouvrage se termine sur une étude génétique de *Lazare* due à Jean-Louis Jeannelle, suivie de la transcription diplomatique de toute une série de folios. On en retient surtout que le dernier chapitre du *Miroir des limbes* est beaucoup moins dû à l'effort de noter ce que, lors d'un séjour à la Salpêtrière, la mémoire involontaire aurait dicté à Malraux, qu'à la relecture de ses ouvrages antérieurs et à la volonté de construire « tout un système de renvois entre ses textes » (p. 337), de telle sorte que *Lazare* apparaît comme une « étourdissante synthèse » (p. 338) du *Miroir des limbes* tout entier.

Dans la dernière partie de son article, Michel Murat souligne que la « métamorphose » que connaît actuellement *Le Miroir des limbes* « ne dépend pas, ou peu, de la critique universitaire » (p. 23). On ne peut que souscrire à ce qu'il affirme ensuite sur la « succession des images » dans *Le Miroir des limbes* et sur « la capacité de circuler entre les médias par un processus de translation interne » qui caractérise « les formes aujourd'hui les plus vivantes de la fiction », et dont l'ouvrage de Malraux « anticipe les effets » (p. 23). On est là au cœur de cette « modernité du *Miroir des limbes* » qui explique l'intérêt de chercheurs tels que Jean-

Louis Jeannelle et Claude Pillet² pour l'œuvre mémorielle de Malraux. Il n'en est pas moins vrai que ce recueil, remarquable par la qualité et l'originalité des articles et par la manière dont ils sont agencés et présentés, pourrait bien accélérer la « métamorphose » évoquée par Michel Murat. En replaçant *Le Miroir des limbes* dans le contexte politique dans lequel il a été écrit et, surtout, en insistant sur le décalage entre l'esthétique malrucienne et la pensée dominante de cette époque, les études portant sur la réception pourraient contribuer à mettre un terme aux réactions hostiles que l'on voit encore actuellement à l'égard du « second » Malraux. Les contributions d'Henri Godard, Jean-Claude Larrat et Claude Pillet ont le grand mérite de montrer que *Le Miroir des limbes* est bien une œuvre littéraire ayant son fonctionnement et sa finalité propres : on a trop souvent présenté *La Corde et les souris* comme une succession de textes difficiles à lire et agencés de manière aléatoire. Quant aux articles de Joël Loehr et Jean-Louis Jeannelle, ils ouvrent des pistes de recherche très prometteuses dans le domaine de la critique génétique. Enfin, on ne peut que se réjouir de la présence, dans ce volume, de toute une série de contributions brillantes dues à des spécialistes d'autres auteurs que Malraux, qui donnent un nouvel élan aux études malruciennes.

Myriam SUNNEN

2. Voir Jean-Louis Jeannelle, *Malraux, mémoire et métamorphose*, Paris, Gallimard, 2006 et Claude Pillet, *Le Sens ou la mort : essai sur « Le Miroir des limbes » d'André Malraux*, Bern, Peter Lang, 2010.